Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 27 (1919)
Heft: 3

Artikel: Le château de Wildegg et son musée
Autor: Reichlen, Frs.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-22373

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Weissenstein. Il était payé par les R. R. P. P. Jésuites de Porrentruy, dont il recevait annuellement : un muids de froment, un thaler pour une paire de souliers à satisfaction et un thaler pour son nouvel-an [1].

Telle était à peu près l'organisation du service postal dans l'Evêché de Bâle — les renseignements nous manquent en ce qui concerne Bienne — dans le dernier quart du XVIIe siècle et dans le premier quart du XVIIIe.

MARC HENRIOUD

LE CHATEAU DE WILDEGG ET SON MUSÉE

(Suite et fin.)

Dans la collection des portraits de famille, il en est un qui n'attire pas grande attention ; peut-être son modeste cadre en est-il la cause. Ce portrait au crayon est très bien dessiné. Il représente en buste une femme à l'expression douce et rêveuse, d'une candeur de madone. C'est celui d'une noble dame, qui a eu bien des vicissitudes à supporter durant sa courte existence. Il s'agit de la comtesse Marie-Louise de Saint-Simon, qui avait épousé le comte de Montléard, grande dame de la cour de France.

Durant l'orage révolutionnaire, la comtesse de Montléard se réfugia en Suisse et y fit la connaissance de la famille d'Effinger, où elle trouva un refuge. Elle revint plus tard à Wildegg, où elle mourut le 21 juin 1804. Elle est ensevelie dans un coin du verger, sous la lourde terre étrangère, mais qui lui fut légère dans les mauvais moments. Une simple épitaphe rappelle le souvenir de cette noble dame. On lit :

[1] Rapports précités.

HIER RUHT
NACH DEM STURME DES LEBENS
EIN EDLES WEIB
MARIE-LOUISE DE ST-SIMON-MONTLÉARD
GEBOREN ZU PARIS DEN 2ten 8b. 1763
GESTORBEN ZU WILDEGG DEN 21ten JUNY 1804
SIE KAM ZUR WELT
EIN VEILCHEN UNTER DISTELN UN DORNEN
KAMPFTE MUTVOLL MIT HERBEM UNGLUCK
VON FRÜHER JUGEND BIS AN DAS GRAB
STARB RUHIG UNTER FREUDEN
FROH AHNEND HOHERE BESTIMMUNG
DENN IHRE HANDLUNGEN WAREN GERECHT
UNS IHRE WORTE WAHR [1]

D'autres tombes tiennent compagnie à celle de la pauvre exilée. Mais revenons à notre galerie de portraits.

Il en est un qui contraste avec ses voisins, avec son costume religieux, dans ce milieu éminemment protestant, c'est celui de Mlle Mathilde d'Effinger, née en 1806, religieuse au Sacré-Cœur, à Paris, en 1837, et décédée en 1880.

Le peintre Stuckelberg nous a laissé dans une bonne toile le portrait de la donatrice Mlle Juliette d'Effinger, alors qu'elle flottait déjà vers un âge qui pèse. On croit deviner une personne qui représentait les dernières visions de l'ancien régime. Sa vie fut toujours simple ; elle la passa doucement dans le château de ses ancêtres, en compagnie de Mlle von Peyer qui fut son Antigone.

[1] Ici repose après avoir souffert les vicissitudes de la vie, une noble femme : Marie-Louise de St. Simon-Montléard, née à Paris le 2 octobre 1763, décédée à Wildegg le 21 juin 1804. Elle fut sur la terre une fleur parmi les chardons et les épines. Elle combattit courageusement contre l'adversité dès sa jeunesse jusqu'à la tombe. Elle s'éteignit doucement au foyer ami. Elle aspirait joyeusement vers une haute destinée, car ses actions furent toujours pures et nobles.

L'œuvre de M. Stuckelberg est excellente. La belle tête vous parle comme si elle était vivante et vous regarde jusqu'au fond de l'âme.

Au premier étage, se trouvent une profusion de huches, de vieux bibelots, de portraits de famille dans un pittoresque mélange de costumes d'hommes d'armes, en civil, avec l'énorme chapeau à la Rembrandt, ou à la toque de velours du magistrat, avec rebord. On y rencontre aussi des costumes de dames qui rappellent les ravissantes estampes de Holbein. Dans les salons, le mobilier est simple mais élégant et les soies dont il est couvert ont quelque peu perdu de leur lustre par le nombre des années. De grandes armoires conservent les services de porcelaine, en argent, des surtouts de table, etc.

Quelques bonnes toiles, entre autres une excellente copie d'un Rembrandt et une petite étude de Léopold Robert, couvrent les parois. Un grand poêle de faïence monte jusqu'au plafond et chauffe la chambre commune.

De toutes ces chambres, il se dégage une sensation délicieuse du bon vieux temps qui nous parle de la vie charmante, insouciante et gaie d'antan.

En nous rendant au deuxième étage, nous laissons derrière nous une armoirie de la famille d'Effinger accolée à celle de la famille d'Hallwyl, portant la date gothique de 1558.

Dans tout château qui se respectait ainsi que dans les manoirs, il y avait une grande pièce destinée aux fêtes ; elle était animée à l'occasion d'un baptême, d'un mariage et même d'un décès. A Wildegg, on l'appelait la Salle verte, probablement à cause des tentures de cette couleur. Autrefois, elle était ornée de fresques représentant des paysages, des scènes de chasse ; la chasse prenait une grande partie de la vie du seigneur, aussi laisse-t-elle partout des souve-

nirs. En 1798, la salle verte fut transformée en chambre à coucher des généraux français, commandant l'armée d'invasion, entre autres des généraux Klein, Tharreau, Paillard, et du commissaire à l'armée des Alpes Albitte. Près de cette salle, se trouve celle du billard, qui a depuis longtemps perdu sa fraîcheur, et à côté nous arrivons dans la bibliothèque qui abrite des œuvres d'écrivains allemands, français et anglais.

Nous nous accoudons à une fenêtre, remplaçant un instant l'ancien guet, et nous promenons nos regards sur ce vieux pays d'Argovie qui s'étale devant nous. Près de soi, de tous côtés, les collines s'élèvent et montent peu à peu, devenant plus vertes, plus riantes à mesure qu'elles s'éloignent davantage de la plaine. Ici l'Aar, froide fille du glacier, promène nonchalamment ses sinuosités miroitantes au milieu des prairies et des champs ; les villages sont réduits à des proportions de jouets. Il est impossible d'imaginer un horizon plus simple et plus large, plus de grandeur et de calme. Au fond du paysage, les montagnes et les glaciers se fondent dans un infini de bleu et de blanc.

Nous terminerons notre excursion en recueillant quelques souvenirs attachés à la vieille demeure que nous venons de quitter, de sortir de l'ombre les seigneurs qui se succédèrent ici.

Déjà dès la haute antiquité, la butte de Wildegg ne pouvait passer inaperçue ; aussi servit-elle de lieu de refuge. Le maître de cette place était en même temps le maître de tout le pays environnant. Il s'appelait Werner et était évêque de Strasbourg. Il inféoda sa propriété, dit la tradition, à son frère Radbot. Ceci se passait en l'an de grâce 1023. Radbot prit le nom de comte de Klettgau, mais ses descendants reprirent celui de Habsbourg. Près de Wildegg, une seconde forteresse fut élevée par l'évêque Werner, qui lui donna le nom de Brunegg, laquelle fut administrée par des gouver-

neurs. Après des ventes, des cessions, des successions, la terre de Wildegg fut vendue à la maison de Hallwil, qui la revendit à Peter de Gryffensee, du pays de Sargans. Celui-ci la passa aux frères de Balmoos. Ils ne la conservèrent pas longtemps. Ce fut Albin de Silinen qui en pris possession et revendit la seigneurie par acte de novembre 1484, avec différents droits et domaines, à Jean-Gaspard Effinger, de Brougg, et cette famille conserva cette propriété environ cinq siècles, soit jusqu'à la mort du dernier membre de la famille. Cette vente fut homologuée par la république de Berne. Les d'Effinger firent au château des travaux considérables, il prit alors sa forme définitive que nous voyons aujourd'hui. C'est une énorme masse de murailles, un ensemble de fossés, alors qu'il n'y avait pas de canons pour les faire crouler, ou que l'artillerie était trop dans l'enfance de l'art pour inspirer de sérieuses inquiétudes. L'ensemble a un air de construction solide, mais un peu lourd, sans affectation. Ce qui reste aujourd'hui peut donner une idée de sa solidité.

Lors de la conquête de l'Argovie par les Bernois, en 1415, Wildegg subit un siège qui n'est pas gravé dans les fastes de l'histoire. Il n'y eut pas même de dommage à déplorer. Plus tard, lorsque les luttes religieuses se déchaînèrent, après les combats de Wilmergen, de Cappel, Wildegg fut renforcé et reçut une garnison, qui n'eut pas l'occasion de se montrer.

Au châtelain Jean-Gaspard d'Effinger succéda son fils Christophe, né en 1487, et qui entra au service du pape. Il assista aux sièges de Parme et de Plaisance. Un beau jour, il quitta le service pour entrer dans l'armée de son adversaire, le roi François Ier. Il retourna dans sa patrie et lors des guerres de religion, il fut chargé par la république de Berne du commandement des garnisons placées dans les châteaux de la contrée, de Lenzbourg entre autre.

Son fils Christophe II épousa dame Sigonia de Hallwil.

C'est durant son séjour à Wildegg que la foudre incendia en grande partie le château ; les habitants eurent à peine le temps de s'enfuir. La reconstruction fut achevée vers 1560.

Son fils Jean-Louis fut un grand voyageur, il parcourut une partie de l'Europe. Il prit comme femme Madeleine Höchlin von Steinegg, fille du bailli d'Héricourt : une belle et riche héritière ajoute la tradition, mais malheureusement elle trépassa trop jeune. Dame Félicité de Karpfen, dont on voit encore les armoiries, la remplaça.

En 1619, nous avons Hans-Thüring d'Effinger, qui dut supporter des temps troublés par les incursions des Suédois, qui occupaient déjà le Fricktal. Le ciel politique reprit peu à peu sa pureté ; mais voilà qu'il se voile de nouveau de noirs nuages, présages des événements qui allaient troubler le pays.

Hans-Thüring d'Effinger décéda en l'année 1639, en laissant un fils et six filles. Ce fils se rendit à Paris avec le général Jean-Louis d'Erlach, en mission près le roi de France Louis XIII. D'Effinger, Hans-Thüring, fils, revenu au pays, épousa Jeanne-Marguerite de Mülinen, de Wildenstein, qui mourut en 1644, à peine âgée de 20 ans. Il prit pour seconde femme dame Salomé de May-de Schöfttland.

La vieille forteresse de Wildegg et ses habitants eurent à supporter de nouvelles épreuves, qui laissèrent des épaves : la Guerre des paysans, les nouvelles guerres religieuses et la guerre de Trente Ans.

Les paysans révoltés l'assiégèrent, mais sans grand dam ; ils étaient parvenus à forcer des murs d'enceinte et s'en retournèrent.

Nous avons ensuite comme seigneur un Bernard, qui passa sa jeunesse au service badois, puis wurtembergeois. Il était chef du régiment d'Hallwill, qui se trouvait sous le commandement du prince Louis de Baden, défendant Vienne

lors du siège par les armés turques. D'Effinger fut blessé et la cuirasse qu'il portait est encore conservée. De retour au pays, il restaura les façades du château de ses ancêtres ; il l'augmenta par de nouvelles constructions. Il fit partie de l'ambassade suisse se rendant à Paris pour traiter les questions de Genève et du pays de Gex. Il se maria avec dame Barbara de Salis-Soglio. Il mourut en 1727, laissant un fils unique dans la personne de Jean-Bernard. Il délaissa Wildegg pour habiter Berne. A sa mort, arrivée en 1772, il avait quatre fils, dont Albert-Nicolas, qui fut capitaine du deuxième régiment de dragons bernois. Son fils, Emmanuel-Rodolphe, fut adjudant du général autrichien Hotze. En 1798, il se maria avec dame Rosine-Caroline de Mülinen, fille de l'avoyer Nicolas, de Berne, une femme douée de toutes les grâces, de la beauté et de l'esprit, ajoute un biographe. Emmanuel-Rodolphe d'Effinger se battit au Grauholz et fut fait prisonnier. Il fut bientôt relâché par les Français. Nous trouvons ensuite Louis-Rodolphe d'Effinger, qui, en 1827, épousa Sophie-Julie May-de Schöfttland. Il fut un des fondateurs et président de la Société des beaux-arts de Berne et de la Société d'histoire suisse. Son frère Albert fut attaché à la légation suisse à Vienne. Celui-ci mourut sans postérité en 1876. Quant à Louis-Rodolphe, il laissa deux filles, Pauline qui épousa Frédéric de Sinner de Wildenstein, et Julie, la dernière châtelaine de Wildegg, née le 28 mai 1837 et décédée, comme nous l'avons écrit, le 25 octobre 1912. Sa sépulture est située près de la modeste église de Holderbank, à côté de celles de ses ancêtres. Holderbank est un petit village perdu dans la solitude et heureux encore de ne posséder aucune histoire. Il est ombré par le monticule qui porte le vieux donjon de Wildegg, qui de loin fait grand effet et fait songer aux châteaux des contes et des ballades.

On pourrait écrire l'épitaphe suivante sur le monument

de la fondatrice du musée de Wildegg : « Ici repose une noble dame, qui voua sa vie au culte de ses ancêtres et des traditions familiales, vivant dans ses terres avec simplicité. Elle fut la fée bienfaisante des déshérités. Elle fit deux parts de sa fortune : l'une fut donnée à des œuvres d'utilité publique et de charité, l'autre fut consacrée à perpétuer le souvenir de sa famille pour qu'il ne tombe pas dans l'oubli et rappelle aux générations futures le culte du souvenir. »

Nous terminerons notre travail en ajoutant que la fondation de Mlle Julie d'Effinger est tombée en de bonnes mains ; la Commission du Musée national voue un soin pieux, une activité spéciale pour ainsi dire à correspondre aux dernières volontés de la testatrice. Il suffit de parcourir toutes les parties de la vieille demeure, car il n'existe pas de barrières, pour se convaincre des soins pris pour remplacer chaque pierre qui tombe, pour poser chaque objet à la place qu'il occupait jadis, tout en entourant l'ensemble de ce goût si distingué qui existait dans les bonnes maisons patriciennes solidement assises [1]. Mlle d'Effinger peut dormir dans la paix du tombeau, ses dernières volontés sont respectées religieusement [2].

Frs. REICHLEN.

---

[1] Nous devons exprimer nos remerciements spéciaux à M. le Dr J. Lehmann, directeur du Musée national à Zurich, pour les renseignements qu'il a bien voulu nous donner. Nous avons aussi fait usage de son opuscule : *Die Burg Wildegg und ihre Umgebung*. Imprimerie de H.-R. Sauerländer et Cie, Aarau. 1918.

[2] Madame Angletine-Livie-Wilhelmine d'Effinger de Wildegg, née de Charrière, veuve de Sigismond-Bernard-Guillaume d'Effinger de Wildegg, légua, en 1849, à la commune de Lausanne, une somme de 45,000 francs pour des œuvres de bienfaisance. Une partie des revenus jointe au legs de Antoine fils de Benjamin Bugnion (1788), sert à envoyer aux bains chaque année quelques pauvres bourgeois ou habitants malades choisis à Lausanne ou dans sa banlieue. (Fondation Bugnion et d'Effinger de Wildegg.) Le reste sert à pensionner des vieilles domestiques. (P. M.)